

## Interview publiée dans le magazine Jade n°18 (octobre 1999)

par Pierre Polomé et Jérôme Sié

Depuis ses premiers courts-métrages, en passant par le traumatisant et magnifique *Carne*, jusqu'à son récent *Seul contre tous*, Gaspar Noé construit avec hargne et patience une oeuvre qui n'a jamais changé son cap. Voilà longtemps que le cinéma français n'avait pas fait preuve d'autant de personnalité. Celle de Gaspar Noé imagine un cinéma indépendant, nécessairement entier et volontairement percutant. Anti-français pour les uns, facho pour les autres, son récit faussement nihiliste de boucher paumé reléguant son autiste de fille comme sa dernière raison de vivre, l'a fait entrer dans club des faiseurs de long-métrage comme un semi-remorque finissant son virage dans le salon. Rencontre tant attendue avec un type calme et gentil.

Jade : Comment est né *Seul contre tous* ?

Gaspar Noé : *Carne* ayant eu beaucoup de succès, j'avais idée d'en faire un long métrage. Mais ce projet a été systématiquement refusé, car jugé trop violent. On me disait : Pourquoi tu ne fais pas une tarantinade ou un bon film de genre ?... A l'époque, je n'ai pas vraiment rencontré de producteur en qui j'ai eu confiance, ni d'interlocuteur valable à la télé, si ce n'est Alain De Greff et les Programmes courts de Canal +. Mais ils n'ont pu me filer que des cacahuètes pour relancer ce projet... qu'avait refusé le service Longs métrages. La fabrication ayant duré 6 ans et j'ai abandonné l'idée d'une version longue au profit d'un récit indépendant.

Tu l'as financé toi-même ?

Oui, jusqu'au jour où je me suis trouvé bloqué parce le peu que j'avais, avait été investi dans *La bouche de Jean-Pierre* que je produisais parallèlement. Finalement c'est Agnès B. qui a sauvé la mise et nous avançant de l'argent. Je l'avais rencontré après la sortie de *Carne*. Elle l'avait beaucoup aimé et m'avait dit : "Voilà, si jamais t'as besoin d'un coup de main pour le prochain..." "Quand elle a su notre situation, elle s'est proposée de manière ultra-généreuse.

Comment s'est passé sa distribution ?

Quand j'ai démarché les distributeurs, le film était précédé d'une espèce d'aura positive grâce au succès colossal remporté dans les festivals, aux prix reçus un peu partout et à une bonne presse. J'ai quand même dû affronter leurs réticences. Ils n'avaient pas peur que le film ne marche pas, mais craignaient surtout le qu'en-dira-t-on. A part Rezo films qui était prêt à le sortir, ce milieu est un bocal de couilles molles.

Beaucoup de bêtises ont été écrites à la sortie de *Seul contre tous*.

J'ai entendu toutes sortes d'idioties comme tendancieux, douteux, politiquement dangereux... Mais je suis sensible aux articles qui sont bien écrits et qui comportent un point de vue réel. Peu m'importe qu'ils soient pour ou contre le film. Minute a fait une pleine page pour traiter le film d'anti-français, de postgauchiste et disant que me comparer à Céline c'était comparer un pet de chameau à une explosion nucléaire... j'adorais l'article T Ça me rassurait aussi d'avoir un papier négatif dans un journal d'extrême-droite. En fait, l'intérêt n'est pas de plaire ou de déplaire, mais de produire une réaction. On se dit alors que le film existe. Mais il n'y a pas tellement eu de conneries écrites à son sujet, sinon par les Cahiers du cinéma qui prétendaient que le film était prêt aux pires bassesses pour raviver la flamme de l'orgueil patriotique. Mais là aussi, ça m'a rassuré de voir le film attaqué par cette revue que je n'aime pas.

Dans *Doberman*, de Jan Kounen, on se torche avec un exemplaire des Cahiers...

Je crois que cette blague leur a fait beaucoup de tort. Kounen a reçu les félicitations de presque tous les réalisateurs français, même ceux qui n'aimaient pas son film.

Comment vis-tu ton étiquetage parmi ce nouveau cinéma français qui ne te ressemble pas forcément ?

Je n'ai pas l'impression de me faire étiqueter quand on compare mes films à ceux de Kounen, de Dupontel ou de Kassovitz, puisque ce sont des amis. Mais franchement, même si on rencontre toujours une sorte de protectionnisme de la part d'une certaine bourgeoisie littéraire dans les institutions ou à la télé, je trouve que le cinéma français va beaucoup moins mal aujourd'hui. Ces 6 dernières années, on a vu plus de films nouveaux que dans toute la décennie précédente. La période faste du cinéma français, c'est vers 1976 : La grande bouffe,

Duptmt-Lajoie, les films d'Eustache, de superbes Cavalier... Et puis dans les années 80 : le trou ! Je n'y vois pas un seul film à repêcher... à part Le bunker de la dernière rafale.

En même temps que Seul contre tous sortait un autre film auquel on l'a comparé : Sombre, de Philippe Grandrieux.

Stylistiquement et visuellement j'ai beaucoup aimé, même si je me sens loin de son univers. Par contre, je ne comprends pas du tout pourquoi certains l'ont trouvé sulfureux. Je n'ai rien vu de vraiment sulfureux depuis longtemps, à part Toto qui vécu deux fois (film italien sorti il y a deux ans et qui aurait été interdit en Italie). Après il y a des films rentre-dedans, comme C'est arrivé près de chez vous, mais qui est assez sage comparé à Salò de Pasolini.

Revenons à Céline. On l'évoque souvent à ton égard, alors que ton écriture rappelle plutôt Thomson, Manchette et le Roman noir français actuel.

Je lis très peu. Je n'ai jamais lu Voyage au bout de la nuit. Et puis, parler de Céline c'est aussi une façon de te demander si tu ne serais pas collabo à l'avenir, attiré par l'extrême-droite. Ce qui n'est pas du tout mon cas. On peut être agressif et être à gauche. Je crois que c'était le cas de Zola. Il était contestataire et populiste du bon côté... Il est vrai qu'en cinéma comme en littérature, le langage ordurier du boucher de Seul contre tous n'est pas très fréquent. Alors qu'on l'entend dans les troquets, où les blagues sont encore plus ordurières. On retrouvait ça par moments dans Hara-Kiri. Le professeur Choron et Vuillemin m'ont beaucoup plus influencé que Céline. Au départ, je voulais faire de la Bande dessinée. Je n'arrête pas d'en acheter : Burns, Blanquet, Spiegelman, Eisner, Shelton, Crumb, Marti, Kim Deitch et Basil Wolverton. Je me perds dans ses dessins, je ne lis même plus les dialogues, je ressens une espèce d'extase graphique...

Et pour en revenir à Jim Thompson...

J'ai juste lu un livre, Rage noire, l'histoire d'un gosse métis qui veut baiser sa maman blanche. Ce livre m'a touché par sa volonté de briser des tabous. Du fait que j'ai filmé un père qui a des pulsions incestueuses disons humaines, beaucoup de garçons et de filles sont venus vers moi et m'ont raconté des histoires vécues avec leurs parents ou leurs frères et soeurs. On se rend compte que c'est beaucoup plus généralisé qu'on le croit. Sauf que les gens portent cela comme un secret et ne le dévoilent qu'à leur psychiatre. Traiter de manière plus ou moins réaliste un sujet que je ne connaissais pas réellement, puisque je ne suis jamais passé par là, les a entraînés à se confier et m'en a appris sur la vie.

Moeurs et moralité, c'est l'aspect qui fait le plus réagir les spectateurs. Pourtant, c'est ton piège le plus évident.

Effectivement, il y a la volonté de laisser les gens avec une situation irrésolue à la fin, pour que chacun puisse définir son propre point de vue. Il s'avère que les gens ont plus de tabous par rapport aux moeurs que par rapport à l'inceste. On passe 90 minutes avec le boucher. On peut l'aimer ou le haïr. Le plus souvent, on est à moitié fasciné et moitié répuisé. Si tu croises un type comme le boucher qui se met à taper sur une femme enceinte, tu l'arrêtes. Mais ici, ce n'est que du spectacle. On peut se lâcher intérieurement. Et quand le film se termine, chacun reprend son identité. Accompagner le boucher dans sa tête peut permettre de comprendre sa décision. Alors, c'est peut-être un piège de ne pas avoir mis un épilogue disant : Cet homme entre dans l'illégalité, c'est un être mauvais... Mais ce n'est pas un être mauvais. C'est juste un animal en état de crise. Il faut plutôt se demander -.J'étais dans sa tête, où en suis-jepar rapport à la mienne ? On est un peu dans le même genre de dilemme avec Rosetta des frères Dardenne quand, pour survivre, elle se comporte comme une collabo.

Tu places une forte distance dans ce rôle, entre ses intentions, ses paroles et ses actes. En fait, le personnage ne fait pas ce qu'il pense.

Oui, il en fait beaucoup moins. Quand il agit, il n'y pense pas au préalable et quand il dit qu'il va agir, il n'agit pas. C'est quotidien dans la vie, surtout au niveau des vengeances. On imagine les pires plans, qu'on accomplit rarement. Mais ça soulage. C'est comme les gens qui pensent au suicide régulièrement, juste pour se rassurer. Les quelques fois où le boucher passe à l'acte, c'est pour agresser des gens qui ne le méritent pas. Il n'est pas très courageux, c'est plutôt un loser du début à la fin.

Le processus d'identification est notamment renforcé par ta façon de filmer : coupante, réaliste, sans effet.

On n'avait pas de matériel d'éclairage traditionnel. Juste quelques ampoules survoltées, des tubes néons et des

lumières placées à des endroits logiques. Quant au maquillage, je n'en voyais pas du tout l'intérêt. Pour moi, ce n'était pas un parti-pris mais la chose la plus normale à faire. Si tu veux filmer un quartier pauvre, avec des gens suintants et aux cheveux sales, il faut simplement leur dire de ne pas se laver pendant deux ou trois jours.

Pour un public américain, ça doit paraître exotique, non ?

Je pense qu'à travers Seul contre tous, les américains sont rassurés de voir qu'en France aussi il y a "des problèmes, des chômeurs et des gens haineux. Ça les change des films où des petits bourgeois draguent des petites bourgeoises. C'est essentiellement ce genre de "cinéma d'auteur" français qu'ils reçoivent et qui ne les intéresse pas particulièrement. En France, peu de réalisateurs filment le côté poisseux. A part des gens comme Eustache, Cavaliers ou les Dardenne par exemple.

Tu évoques Ferrara mais dans Came tu citais Bloodfiast, le film de H.G. Lewis.

Ce n'est pas tellement méritoire. Aujourd'hui, on peut collectionner en vidéo les séries B ou Z de manière vraiment étendue. J'ai vu tous les Dario Argento, les Russ Meyer, pleins de films cannibales avec des séquences super fortes, mais il s'agit souvent de films aussi cons qu'un nanar erotique. C'est important de voir des films, même en accéléré sur un magnétoscope, parce qu'on y trouve certains moments qui créent l'émotion. Voir dans un film quelque chose jamais vu ailleurs, me rend content.

Dans une interview, tu as décrit Seul contre tous comme un pamphlet politique ludique.

J'ai dit que j'adorais le style du pamphlet politique et que, bizarrement, en matière de sensationnalisme et de populisme j'avais deux références : les affiches du Front national et les unes de France-soir. Autant je lis Le Monde ou Libé sans en garder un seul exemplaire, autant il m'est arrivé d'acheter France-Soir uniquement pour conserver la couverture. Ils sont plus forts que Détective I Je me souviens aussi d'une affiche de Le Pen où tu le vois avec les deux bras posés sur la table en disant un truc comme : Tenez bon, on arrive... C'était à mourir de rire. Relis les vieux Hara-Kiri, c'est pile-poil les photos de Chenz avec les conneries de Choron (rire).

Est-ce que pour toi le cinéma est politique ?

Non, mais je crois que chacun a une approche naturellement politique de la vie.

Alors est-ce que pour toi le cinéma est quelque chose d'utile ?

Oui mais, je fais ça juste pour gagner une espèce de liberté dont on prive les réalisateurs aujourd'hui. Peut-être que ce sont les films que je voyais en 76, qui m'ont fait dire : Quand je serai grand je veux faire ça. Il y a sans doute un peu des deux... Ce qui est dommage en France, c'est que la contre-culture n'existe pas. Toute nouvelle forme de création est immédiatement phagocytée par les aides au financement du Centre national de ceci ou de cela, pour la plupart créés sous Pétain pour bien brider les arts. Tu dépends très vite de l'Etat. Tu dois présenter ton projet devant une commission de 13 personnes, qui doit plaire à chacune de ces personnes. C'est un système ultra-consensuel.

Avec Lucile Hadzihalilovic vous avez créé les Cinémas de la zone. Quels sont vos projets au sein de cette boîte de production ?

Chacun ses films. En ce moment, je crois qu'elle écrit deux scénarios à la fois : un film joyeux et contemplatif, et un film d'horreur. Pour ma part, j'ai un projet (Soudain le vide) qui est en montage financier. On m'a aussi proposé d'adapter un roman erotique très connu, L'histoire de l'oeil de Bataille. Enfin j'ai un projet de mélo porno, que j'aimerais produire et tourner par petits bouts. Je ne sais pas encore lequel attaquer. En tout cas, je suis moins à plaindre aujourd'hui qu'il y a un an.

Un grand merci @ Philou